Document généré le 25 avr. 2024 16:37

Québec français

Le langage des femmes

Benoit Jacques et Jacqueline Lamothe

Numéro 47, octobre 1982

Femmes et écritures

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56943ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Jacques, B. & Lamothe, J. (1982). Le langage des femmes. *Québec français*, (47), 28–29.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE LANGAGE DES FEMMES

benoit jacques et jacqueline lamothe

Dans le numéro de décembre 1981 cette revue, Lucie Robert, répondant à l'article «Féminisme et économie linguistique» (Q.F., octobre 1981). intitulait le sien «Les femmes et la langue». Elle justifiait la lutte des femmes pour prendre leur place dans le système de la langue.

C'est délibérément que nous intitulons le présent article «Le langage des femmes». Il s'agit ici, non du rapport des femmes au système, mais de l'autre versant, complémentaire, celui de la parole, de la production, de la pratique linguistique des femmes.

Il n'y a pas si longtemps, quelqu'un nous demandait sur quoi portait notre recherche:

— Sur les caractéristiques du langage des femmes.

Réponse qui a étonné et même ébahi notre interlocuteur:

— Mais comment, vous êtes sûrs qu'il y a matière à une recherche là-dedans? Les femmes ne parlent pas français comme les hommes?

En fait, à la question: «Les hommes et les femmes parlent-ils différemment?» ou «le langage des hommes et des femmes est-il différent?», peu de gens répondent spontanément d'une façon affirmative. À la rigueur, certains vont déclarer: «Oh! en dehors du ton de la voix, seule différence sexuelle visible, et encore, il doit bien y avoir quelques petites variantes, mais c'est bien peu de choses». Ils mettent alors en doute l'intérêt d'une analyse portant spécifiquement sur une telle question.

Il est vrai que les traits particuliers ou spécifiques de la production ne sont pas volontaires et qu'ils échappent à la conscience des locuteurs comme des locutrices.

Ce n'est que par une analyse minutieuse qu'on peut déceler, par exemple, des «patrons» ou modèles d'intonation propres à un sexe, des variantes phonétiques, des structures syntaxiques privilégiées, des choix lexicaux particuliers, mais aussi et surtout — domaine peu exploré jusqu'ici — un rapport au discours reflétant les conditions particulières d'énonciation qui relèvent, entre autres, du *sujet sexué* de l'énonciation.

Caractéristiques du comportement verbal des femmes

Disons tout de suite que bien peu d'études québécoises existent dans ce domaine d'analyse sociolinguistique.

Cependant, les nombreuses études américaines sur le langage des femmes tendent à prouver que les caractéristiques linguistiques liées au sexe sont *d'ordre social* et que le conditionnement s'ébauche très tôt dans la vie. On a observé, par exemple, que les nourrissons et les jeunes enfants babillent différemment selon qu'ils sont en présence de leur père ou de leur mère. De plus, des recherches ont fait ressortir que les caractéristiques vocales reliées au sexe, qu'on avait depuis toujours considérées comme biologiquement déterminées, sont en grande partie le résultat d'un conditionnement ou d'un apprentissage.

La mise en situation d'interactions verbales de type conversationnel en dyade H ⟷ F*, F ⟷ F et H ⟷ H, en plus de permettre de déceler des comportements linguistiques propres à l'interaction, sert de base à l'analyse du langage des femmes, à tous les niveaux: phonétique, prosodique, syntaxique et sémantique.

Cela constitue le sujet d'une recherche en cours dont l'état actuel nous permet seulement de donner des résultats fragmentaires. Nous étudions, entre autres, la fréquence et la durée de la prise de parole, le contrôle de la conversation, les interruptions, les silences, les différents types de chevauchement et de phrases inachevées, les énoncés d'assertion et d'acquiescement et, enfin, le rire et l'humour [1].

Par la simple énumération de ces phénomènes d'interaction verbale, on peut deviner l'orientation de leur interprétation, à savoir que, dans la situation H ⟷ F, la relation de pouvoir «dominant-dominée» sert d'explication au fait que les hommes ont le contrôle du sujet de la conversation, qu'ils parlent plus souvent et plus longtemps, qu'ils interrompent davantage; que les femmes terminent moins souvent leurs phrases (phrases involontairement inachevées par suite d'une interruption, ou d'un chevauchement verbal de la part de l'interlocuteur H: chevauchement $\frac{F_}{H_}$), qu'elles produisent plus d'énoncés d'acquiescement, qu'elles se contentent le plus souvent de rire aux histoires drôles qui sont racontées davantage par les hommes [2].

* H = homme, F = femme.

Doute? Manque de confiance en soi de la part des femmes?

Mais qu'en est-il lorsqu'on examine la situation d'interaction $F_1 \leftrightarrow F_2$?

Les femmes parlent en même temps et longtemps (autre type de chevauchement: $\begin{matrix} F_1 \text{——} \\ F_2 \text{——} \end{matrix}$), se taisent ensemble; elles racontent des histoires drôles, rient beaucoup; elles produisent un nombre considérable de phrases inachevées, mais complètes sémantiquement — l'implicite constituant peut-être un mode particulier et caractéristique de leur langage — et elles contrôlent à tour de rôle la conversation.

Il s'agit là de comportements différenciés selon les situations d'interaction verbale $H \leftrightarrow F$ et $F_1 \leftrightarrow F_2$ qui nous inciteraient à conclure que la relation dominant-dominée existe effectivement, dans la situation $H \leftrightarrow F$ seulement, et non entre les personnes du même sexe, ($F_1 \leftrightarrow F_2$). L'étude ultérieure de la situation $H_1 \leftrightarrow H_2$ permettra de contrôler cette affirmation.

Attitudes des femmes face au langage

Parmi les attitudes des femmes les plus souvent observées, on note le respect de la norme et un purisme allant jusqu'à l'hypercorrection: en fait une attitude générale de *conservatisme linguistique*[3].

Ces traits dits féminins ne découlent-ils pas de l'assujettissement historique des femmes, étant donné que nous sommes en face d'une attitude non ambiguë de soumission devant un pouvoir établi?

Mais, pendant longtemps et parfois même encore, les femmes n'ont pas eu le choix, enfermées qu'elles étaient dans le paradoxe suivant: « si elles refusaient de parler comme des *dames*, elles étaient ridiculisées et accusées de ne pas être féminines. Mais si elles s'y conformaient, elles étaient alors dévalorisées, même considérées moins qu'un être humain »[4].

Les attitudes des enseignantes

La stimulation verbale des petits garçons et des petites filles

En 1953, Dorothea McCarthy[5] émettait l'hypothèse que l'avance constatée dans le développement du langage des petites filles par rapport aux petits garçons lors de leur entrée à l'école résultait d'un fait culturel, les enfants étant stimulés différemment au plan du langage dans notre culture occidentale, selon le sexe auquel ils appartiennent.

> Les petites filles sont plus faciles à élever que les garçons. Elles ont déjà cette douceur qui plus tard sera une de leurs vertus.
>
> *Journal de l'Instruction publique* vol. XX, nº 4, p. 50 (avril 1876)

Elle observait que les petits garçons jouaient à l'extérieur de la maison, s'amusaient avec des blocs, des balles, des camions, autant d'activités peu stimulantes au plan verbal. Les petites filles, par contre, demeurant près de leur mère et les aidant dans leurs tâches ménagères, se trouvaient alors dans des situations plus favorables aux échanges verbaux de la forme « questions-réponses ».

Ces échanges verbaux entre mère et fillette sont par la même occasion la courroie de transmission de valeurs socio-linguistiques, forcément celles de la mère. Ces valeurs se présentent sous la forme de normes, de comportements langagiers à respecter et qui ne correspondent pas nécessairement à la norme dite du « français standard », mais plutôt à des façons de parler considérées comme mieux « reçues » dans le milieu socio-culturel où vit la famille.

L'hypothèse de McCarthy (1953) a été vérifiée par l'étude de Bristol (1974)[6]. On constate que les conversations amorcées par les adultes avec les garçons de trois ans et demi correspondent davantage à des activités de jeux alors qu'avec les filles, elles correspondent principalement (56% des cas) à des activités autres, notamment lorsque l'enfant aide l'adulte dans une tâche donnée.

D'autres travaux (cités par Ph.S. Dale, 1976)[7] ont toutefois nuancé les données de McCarthy (1953) en établissant que l'avance manifestée par les fillettes lors de leur entrée à l'école ne concerne que *l'expression verbale*, la compréhension du langage étant équivalente. Il reste que l'on peut confondre développement du langage avec volubilité, ce dernier aspect étant plus facilement observable.

Autant de faits, autant d'attitudes...

On peut émettre l'hypothèse que les femmes, enseignant la langue aux garçons et aux filles, ont tendance à exiger davantage des filles, reproduisant envers celles-ci les exigences qu'elles s'imposent à elles-mêmes en tant que femmes. Cette façon de faire entraîne une avance chez les filles, ce qui renforce l'attitude d'exigence des enseignantes face à celles-ci, puisqu'on est facilement porté à « pousser » davantage les « bons sujets ».

Quant aux petits garçons, ne ferait-on pas preuve d'une plus grande tolérance envers eux, prenant pour acquis qu'ils ne progressent pas aussi rapidement?

N'exercerait-on pas également un autre type de tolérance, « sociale », à l'égard du « petit mâle » chez qui on laissera passer plus facilement les écarts de langage?

Conclusion

Ces attitudes des femmes face au langage ne traduisent-elles pas un manque de confiance en soi? La maîtrise parfaite du langage n'est-elle pas perçue par elles plus que par les hommes comme une condition nécessaire de reconnaissance sinon sociale, du moins individuelle, trahissant ainsi un désir plus ou moins conscient d'être acceptées par les autres? Ne serait-ce pas là encore une manifestation d'une situation de dominées?

Souhaitons que les transformations sociales actuelles permettent aux femmes d'être libérées de ces contraintes car « le problème, c'est le pouvoir, pas les femmes ».[8] ■

---

1 Ces phénomènes ont été étudiés à maintes reprises dans des études américaines. La spécificité de notre recherche tient entre autres au fait que nous les analysons sur un corpus québécois — que nous élaborons nous-mêmes — et que nous modifions le cadre épistémologique, théorique et méthodologique de l'analyse du langage des femmes.

2 Ces résultats confirment en partie ceux qu'on trouve dans des analyses américaines, citées par exemple dans B. THORNE et N. HENLEY, *Language & Sex. Difference and Dominance*, Massachusetts, Newbury House Publishers, 1978.

3 YAGUELLO, Marina. *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1978. DALE, Spender. *Man Made Language*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980.

4 LAKOFF, Robin. *Language and Woman's Place*, New York, Harper & Row Publishers, 1975.

5 McCARTHY, Dorothea. « Some Possible explanations of Sex Differences in Language Development and Disorders », *Journal of Psychology*, nº 35, 1953, pp. 155-160.

6 The Bristol Project, *Journal of Child Language*, nº 1, 1974, pp. 158-162.

7 DALE, Philip, S. *Language Development, Structure and Function*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1976.

8 DALE, Spender. *Man Made Language*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980.